Communication et organisation

HS N°2 | 2002
Hommage à Robert Escarpit

Quelles perspectives pour les sciences de l'information et de la communication ?

Hugues Hotier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3021>
DOI : 10.4000/communicationorganisation.3021
ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2002
ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Hugues Hotier, « Quelles perspectives pour les sciences de l'information et de la communication ? », *Communication et organisation* [En ligne], HS N°2 | 2002, mis en ligne le 27 mars 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3021> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.3021

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

Quelles perspectives pour les sciences de l'information et de la communication ?

Hugues Hotier

NOTE DE L'ÉDITEUR

Table ronde animée par Hugues Hotier, directeur de l'ISIC (Université Bordeaux 3), président de la 71e section, Sciences de l'Information et de la Communication (SIC), du Conseil National des Universités (CNU)¹.

Avec la participation de :

Bernard Dagenais, professeur à l'Université Laval de Québec, Canada

Jean Devèze, professeur à l'Université de Marne la Vallée,

Axel Gryspeerdt, professeur à l'Université de Louvain, Belgique

Bernard Miège, professeur à l'Université Stendhal-Grenoble 3,

Wu Gaofu, directeur de l'Institut du Journalisme et de la Communication de Wuhan, Chine

Wang Zijie, professeur à l'Université de Wuhan, intervenant en tant qu'interprète

Hugues Hotier : Nous avons intitulé ce débat « Quelles perspectives pour les sciences de l'information et de la Communication ? » et nous avons voulu y faire participer des personnalités françaises et étrangères ayant des compétences reconnues, c'est évident, pour traiter cette question.

Axel Gryspeerdt est professeur à l'Université catholique de Louvain ; il nous parlera d'un réseau européen qu'il anime. Jean Devèze, professeur à l'Université de Marne La Vallée, est président de la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication (SFSIC)². Wu Gaofu est professeur à l'Université de Wuhan en Chine, où il dirige l'Institut du Journalisme et de la communication. Wang Zijie y est professeur, et elle a la particularité de parler le français aussi bien que vous et moi, ce qui fait qu'elle a l'amabilité d'être l'interprète de Monsieur Wu, auprès de nous. Bernard Dagenais est professeur à l'Université Laval, à Québec, au Département d'Information et de Communication. Bernard Miège est professeur à l'Université Stendhal-Grenoble 3 ; il a été président

de la Société française des Sciences de l'Information et de la Communication, et il a présidé la 71^e section (Sciences de l'Information et de la Communication) du Conseil National des Universités. Nous avons envisagé de parler de cette question en deux temps. Dans un premier temps, très rapidement, nous allons faire un état des lieux dans les pays ici représentés, et peut-être dans d'autres pays dont la situation est connue par tel ou tel des intervenants. Surtout, nous consacrerons l'essentiel de ce débat aux perspectives ; enfin, nous garderons un temps pour que vous puissiez débattre avec les intervenants à cette table ronde et que nous puissions, ensemble, évoquer quelles sont les perspectives qui s'ouvrent à cette interdiscipline que constituent les Sciences de l'information et de la communication. Je vais passer la parole à Bernard Miège, qui pourra peut-être nous présenter l'évolution et l'état des lieux des Sciences de l'information et de la communication en France.

- 1 Bernard Miège : Avant de faire cet état, on ne m'empêchera pas de vous dire, Robert Escarpit, toute mon admiration et ma reconnaissance. Comme vous, j'ai constaté effectivement que les Sciences de l'information et de la communication, en France, se sont beaucoup développées, et surtout à partir du milieu des années quatre-vingt, tant quantitativement que qualitativement. Je ne ferai pas le bilan quantitatif ; contrairement à ce que vous avez dit, toutes les universités n'ont pas de filières de communication, mais il y en a une bonne trentaine, presque la moitié.
- 2 Personnellement, je m'inscris en faux contre des bilans ou des évaluations superficielles, voire frivoles, qui sont parfois faites à propos des Sciences de l'information et de la communication. Notre communauté universitaire s'est beaucoup étoffée, elle continue à le faire, et elle a réussi à recruter, c'était votre idée, de jeunes universitaires aux compétences affirmées, et elle dispose aujourd'hui d'un vivier tout à fait important de jeunes qualifiés à partir des formations doctorales qui se sont construites dans quelques universités. On peut faire état de productions scientifiques, des résultats de la recherche qui sont importants et reconnus. Le développement des publications, sinon des revues, est considérable, pour les ouvrages en particulier. Nous avons réussi à éviter le piège des premiers cycles généralistes, et ce n'était pas facile à une certaine période, pour des raisons diverses. Nous avons noué des relations suivies avec les milieux professionnels, sans pour autant dépendre directement de leur demande et de leur façon de penser, et nous avons su, pas toujours bien sûr, faire preuve de cohésion à certains moments difficiles, notamment à partir de 1985. Nous avons aussi fait preuve de plasticité, face aux revendications des disciplines classiques, qui découvriraient bien entendu, 20 ans après, l'importance de l'information et de la communication. Plasticité, en laissant s'exprimer les approches mono-disciplinaires, tout en montrant les avantages incontestables d'une approche spécifique et de l'interdiscipline.
- 3 Cependant, il y a des questions qui se posent, et cet état ne peut en rester à ce satisfecit incontestable. Le bilan est à faire, et d'ailleurs il est en cours. Mais, je puis d'ores et déjà dire un certain nombre de choses. J'ai entendu, lors d'un congrès mondial qui avait lieu en Grande-Bretagne à la fin du mois de juillet 1998, un collègue britannique de l'Université de Loughborough qui traçait le bilan des activités universitaires dans le domaine de la communication et des médias. Il y a d'étranges similarités et concordances entre ce qu'il disait et ce que je m'étais déjà apprêté à dire, ici au mois de juin. Peter Groling notait la permanence d'un paradoxe : « les études de l'information et de la communication ont gagné en popularité, mais assez peu en légitimité ; en tout cas, la légitimité n'est pas au niveau de leur importance, aujourd'hui, dans l'université. Nous recrutons des bons étudiants, c'est d'ailleurs ce qui nous est reproché par des collègues

des autres disciplines, et pour autant, la légitimité n'est pas au niveau de notre importance dans l'université aujourd'hui ».

- 4 Il lui semblait également que l'autonomie ou l'indépendance, chèrement acquises, s'étaient accompagnées d'une intellectualisation croissante et d'un refus des études critiques. Je crains que l'on puisse dire la même chose en France. Il insistait sur le fait que nos problématiques, de plus en plus diffusées, n'avaient guère entraîné de débat théorique approfondi dans les disciplines voisines, en dehors de nous. Je crois que c'est vrai ; pour ne prendre qu'un exemple, des collègues informaticiens s'emparent aujourd'hui allégrement de questions, qui en fait nous concernent directement. Nous n'avons pas su, nous ne savons pas encore, mener le débat théorique avec eux, pour leur montrer qu'ils marchent sur les terrains de l'information et de la communication, comme un éléphant dans un magasin de porcelaine !
- 5 Peter Groling pointait une dérive sur laquelle il nous faudra revenir. Cette dérive, c'est l'extrême spécialisation et la technologisation. Voilà des questions de fond qui restent posées. J'ajouterai quand même que nous avons conservé un certain nombre de travers, sinon de tendances, de dérives dans notre communauté universitaire, que vous avez bien connus, mais nous n'avons pas su les évacuer. Les contacts internationaux restent très insuffisants, et nous fonctionnons encore trop dans un cadre trop franco-français. Beaucoup de travaux ne font appel à aucune référence étrangère, et beaucoup de spécialistes parmi nous, y compris parmi les éminents dirigeants de l'interdiscipline, n'ont jamais publié hors de France et n'ont jamais participé à des rencontres scientifiques à l'étranger.
- 6 Il y a aussi le fait que, là où se gère le développement de l'interdiscipline, et même dans la société scientifique à laquelle nous appartenons pour la plupart, il y a des sommités qui continuent à fonctionner sans publier ou en ne publiant presque rien et qui s'appuient sur des baronnies qu'elles ont constituées, sans que cela les empêche de faire des choix, de sélectionner en toute méconnaissance de cause.
- 7 Ceci, vous l'avez connu, et nous le connaissons encore aujourd'hui. Mon jugement n'est pas sévère ; je garde de cet état rapide que je viens de dresser, surtout les aspects positifs. Le chemin parcouru depuis 15 ans est considérable, il est sur la lancée de ce que vous et quelques autres avez engagé, mais il est vrai que nous continuons encore à montrer des limites, et peut-être en sera-t-il question dans la deuxième partie du débat.
- 8 *Hugues Hotier : Peut-être pouvons-nous rester en Europe et demander à Axel Gryspeerdt comment les choses se passent en Belgique, voire au-delà dans les pays qu'il connaît.*
- 9 *Axel Gryspeerdt : La question est très vaste. Tout d'abord, je voudrais dire que je me réjouis beaucoup d'être parmi vous et que je suis très sensible aux marques d'amitié qui ont caractérisé cette invitation. Me trouver ici en compagnie de Robert Escarpit, dont on disait tout à l'heure tout ce qu'il avait apporté à la communication, me fait vraiment chaud au cœur.*
- 10 *Que dire de la Belgique ? C'est un tout petit pays, ce qui fait qu'il n'y en aurait pas grand chose à dire, bien que ce soit un pays qui, comme vous le savez, vit des moments assez difficiles qui vont avoir des retombées sur la communication.*
- 11 *Que dire de l'Europe ? J'en parlerai peut-être tout à l'heure. Hugues Hotier a eu l'amabilité de dire que j'animais un réseau. En fait, je ne me considère pas du tout comme un animateur, mais comme une des personnes qui, parmi d'autres, vont probablement*

s'impliquer au niveau de l'ensemble des universités européennes, ainsi que d'autres acteurs.

- 12 Que dire de la Belgique et des autres pays ? Je pense que les situations sont comparables à celle que vient d'évoquer Bernard Miège, qui a fait un petit bilan de ce qui se passait en France, et à la fois très différentes. Lui-même européen, il reste partagé par beaucoup de disparités ; on ne peut pas dire qu'il y a là un univers homogène en matière de communication, et les pays ont chacun leur sensibilité très différente, même parfois des concepts et approches très différents. La *Publizistik* allemande, ou les *cultural studies* anglaises paraissent être quelquefois des concepts très étrangers aux Italiens, aux Portugais ou aux francophones, qui, avec leur sensibilité plus latine, ont davantage parlé de communication et d'information au départ. Quelquefois, nous avons donc de grandes difficultés de rencontre, les uns avec les autres, parce que nos prémisses, nos modèles et nos approches sont très différents. La communication en Belgique est devenue assez vite, dans l'immédiat après guerre, une matière universitaire. Je ne sais pas quelles ont été les raisons qui ont fait que, très tôt, en 1946-1947, les premiers cours – on ne parlait pas de communication, mais de matières relevant de communication – ont eu lieu aussi bien à l'Université Libre de Bruxelles, qu'à l'Université de Louvain. C'était des cours qui portaient sur le cinéma, qui était très vite un vecteur d'intérêt communicationnel, sur le journalisme très diversifié de l'époque – surtout la radio et la presse écrite – et notamment sur les questions de Droit de l'information et de la presse écrite, ainsi que sur les phénomènes d'opinion. Autre caractéristique, dans des facultés différentes (à Bruxelles, c'était les Facultés de Philosophie et Lettres, à Louvain les Facultés de Sciences politiques économiques et sociales), de faire appel à des professionnels dès le départ. En fait, ce sont des gens impliqués dans la pratique professionnelle des médias qui sont venus, sous forme de cours, réfléchir à ce qui se passait dans un univers qui allait devenir un univers de préoccupation. Il faut attendre 1960 pour avoir de premiers académiques, comme Victor Vachy par exemple, à temps plein, qui se penchent sur les questions relevant de l'information et regroupent autour d'eux quelques collègues, d'abord professionnels, pour donner quelques heures de cours. Et puis, petit à petit, ils vont s'entourer d'équipes qui très vite vont être pluridisciplinaires. Je pense que d'autres pays européens ont connu le même mouvement, même s'il n'est pas général, en faisant appel à des gens qui avaient une formation philosophique – même dans mon université, il y avait des gens qui faisaient de la théologie – qui ont été amenés à réfléchir aux questions d'éthique ou à d'autres questions sur la communication, à des spécialistes du droit, des sociologues, des psychosociologues, des anthropologues, qui très vite se sont réunis pour travailler un objet au départ assez diffus, assez bizarre, puisque caractérisé par des phénomènes d'opinion multiples, et qui petit à petit est devenu un concept fédérateur.
- 13 Je saute quelques étapes. Dans les années soixante-dix-quatre vingt apparaît la première sensibilisation réelle à la recherche avec des structurations en unité de recherche, et des structurations aussi qui font que, pendant une dizaine d'années, vont avoir lieu annuellement des rencontres inter-universitaires entre des chercheurs belges en communication. Quand je dis belge, vous ne l'avez peut-être pas entendu jusqu'à présent, je parle de la Belgique francophone, c'est-à-dire essentiellement de deux ou trois universités qui ont toutes des programmes de premier et deuxième cycles et de doctorat en communication, l'Université de Liège s'ajoutant à celles de Bruxelles et de Louvain, une seule de ces universités organise un DEA mais chacune a essayé de développer de plus en plus d'activités de recherche. J'ai l'impression d'avoir été très surréaliste, comme on

dit quelque fois de la Belgique, d'avoir pris quelques éléments très peu ordonnés, mais je ne m'attendais pas à parler de ce petit microcosme particulier qu'est la Belgique francophone, et peut-être que tout à l'heure, lors du débat, nous reviendrons sur certains de ces aspects.

- 14 *Hugues Hotier : Nous allons demander à Bernard Dagenais, ce qu'il en est des Sciences de l'information et de la Communication chez lui. Je ne sais s'il faut dire au Québec, au Canada... disons donc sur le continent nord-américain.*
- 15 *Bernard Dagenais : Je n'ai pas eu la chance de travailler de près avec Monsieur Robert Escarpit, mais je ne pourrai jamais oublier qu'il a mûri ma réflexion quotidienne pendant des années, et jamais je n'aurais cru alors que j'aurais le privilège d'assister à son hommage. Et j'en suis ravi.*
- 16 *Quelques mots sur les Sciences de la communication au Québec et en Amérique. D'abord la communication est un outil de gestion de notre quotidien : la politique est essentiellement de la communication, l'économie dans la publicité est de la communication, la religion est un discours sur la réalité qui est de la communication, et dans tous les autres secteurs d'activité la communication est le moteur de la définition de ce champ d'action. Par exemple, en médecine, on ne se contente plus de soigner, on fait de la prévention par la communication. Ce phénomène de la communication a complètement envahi l'ensemble des différents secteurs de la société nord américaine. Chez les étudiants, il y a un engouement très fort pour la communication, dans le même temps les organisations considèrent celle-ci comme une nécessité. Ce qui fait que les maisons d'enseignement ont trouvé dans la communication une source de revenu extraordinaire. La communication est devenue, dans l'enseignement, chez nous, probablement l'une des « vaches à lait » des administrations, puisque chaque étudiant qui entre en communication apporte à l'université un *per capita* important. D'où un phénomène assez particulier : la communication, qui existe depuis plus de 20 ans dans les universités québécoises, n'a pratiquement pas développé de formations doctorales. Il y a un doctorat conjoint à trois universités, qui gère à peu près une centaine de personnes au Québec, et un doctorat à l'université anglophone qui gère quelques personnes. La majorité des cours se donne en premier et deuxième cycles, mais essentiellement en premier cycle ; ce qui pose problème c'est que la communication est enseignée comme un outil, c'est-à-dire comme le moyen de répondre à des questions du type « comment gérer la communication des entreprises », « comment gérer la communication par les différentes techniques ». Ce volet instrumental est recherché par les étudiants qui veulent apprendre à faire de la communication, recherché par les entreprises qui veulent des communicants et des praticiens capables de résoudre leurs problèmes de communication. Le résultat de cette situation, c'est que les étudiants, chez nous, n'ont pas une culture de base forte mais des notions instrumentales développées. Deuxième champ d'action, à côté de la communication instrumentale, c'est ce que l'on appelle la communication stratégique qui est de plus en plus développée. C'est-à-dire que l'on va utiliser la communication comme outil de gestion. Non seulement on enseigne aux gens comment faire de la communication, mais également comment gérer les problèmes par la communication, c'est-à-dire gérer la présence des organisations et des individus sur la place publique, gérer leur image, gérer leurs défis et gérer leurs problèmes par la communication. C'est ce que l'on appelle la communication stratégique. Les sciences de la communication, c'est-à-dire la réflexion critique sur la communication – qui comprend tout le domaine de la culture et de la communication, les effets des médias, toutes les*

théories de la communication – font partie d'un ensemble qui vient se greffer aux deux autres et qui est presque minoritaire dans plusieurs universités. En d'autres termes, nous formons des praticiens davantage que des théoriciens. Ceci est dû à deux phénomènes : d'une part à l'appel du marché et d'autre part également à ce que l'on peut appeler les besoins des universités de trouver de l'argent. C'est ce qui crée une frustration continuelle chez les enseignants qui sont formés aux sciences de la communication et doivent enseigner la pratique de la communication. Il y a donc, quelque part, une distanciation entre ce que nous enseignons et ce sur quoi nous travaillons dans le domaine de la recherche. Voici donc les trois volets qui sont développés chez nous : instrumental, stratégique et des Sciences de la communication ; ces trois volets se complètent et se tiraillent. Autre phénomène que nous voyons en Amérique, c'est que chaque université a donné à la communication le trait qui caractérisait l'endroit où la communication s'est développée. C'est-à-dire que la communication quand elle s'est développée à partir du journalisme est devenue communication et information ; quand elle s'est développée à partir de la psychologie, elle est devenue science de la communication. En Amérique, la communication est enseignée en fonction du corps d'attache de la communication dans les universités, ce qui fait qu'il y a un ensemble de visions différentes de la communication. Enfin, la communication est tellement populaire que, maintenant, toutes les Facultés donnent des cours pour former des gens à la communication puisque la communication est une science qui appartient à certains groupes. Dans la tradition nord américaine on voudrait maintenant que chaque porteur de dossier sache que la communication est partenaire de son univers ; par exemple, les gens qui sont en Génie suivent des cours d'initiation à la communication, comme ceux qui sont en Médecine ou en Droit, puisque la communication pourra devenir pour eux un outil de gestion. Voilà donc le côté pratique de la communication chez nous. Cela crée des drames puisque dans les départements de Journalisme et de Relations Publiques, les deux sphères ne se parlent pas, et dans les départements de Relations Publiques et de Publicité, chacun estime que sa sphère d'originalité ne doit pas transiger avec les autres puisque le Journalisme est trop noble pour frayer avec les Relations Publiques, et les Relations Publiques, c'est vraiment trop petit pour être sur le même pied que la Publicité. Voilà l'état des lieux, qui fait que nous débattons beaucoup de nos métiers et peu de la Science de la communication.

- 17 *Hugues Hotier : Wu Goafu appartient à l'une des principales universités de Chine et il y dirige l'Institut de la communication et du Journalisme. Nous allons donc lui demander ce qu'il en est, non seulement dans son institut, bien sûr, mais en Chine.*
- 18 *WU Goafu : Je suis très content de pouvoir participer à ce colloque. D'abord, je voudrais rendre hommage à Monsieur Robert Escarpit. Grand fondateur des Sciences de l'information et de la communication en France, Monsieur Robert Escarpit a beaucoup contribué au développement des sciences de l'information et de la communication.*
- 19 *Cependant, les succès connus par ces Sciences de l'information et de la communication ne sont pas nationaux mais internationaux. En tant que collègue et chercheur chinois, je salue Monsieur Robert Escarpit et le félicite de son grand succès. Maintenant, je vais vous présenter l'enseignement et les recherches effectués dans le domaine des Sciences de l'information et de la communication en Chine. À l'époque de la révolution culturelle, la Chine a accumulé un certain retard dans le domaine des sciences de l'information et de la communication. Depuis 20 ans, la Chine développe beaucoup son enseignement dans tous les domaines, notamment dans le domaine des sciences de l'information et de la*

communication. En 1978, l'Académie des Sciences chinoise a invité le fondateur mondial des sciences de l'information et de la communication, Shram, pour venir donner des conférences ; ce fut le véritable point de départ de cette discipline dans notre pays.

- 20 Un an plus tard, les trois plus grandes universités, c'est-à-dire l'Université populaire de Pékin et les Universités de Shanghai et de Wuhan, ont aussi invité des collègues et professeurs américains à venir donner des conférences. C'est ainsi que les Sciences de l'information et de la communication se sont développées rapidement.
- 21 Depuis, une centaine de professeurs et d'étudiants chinois sont partis à l'étranger afin d'apprendre et de se perfectionner dans le domaine des Sciences de l'information et de la communication. Actuellement, une centaine d'écoles enseignent les Sciences de l'information et de la communication. À l'origine, les sciences de l'information et de la communication étaient incluses dans l'enseignement du journalisme, mais, peu à peu, elles sont devenues une discipline à part entière. Ceci surtout depuis l'année dernière, puisque nous avons obtenu la permission d'établir la formation de doctorants et de chercheurs aspirants, c'est-à-dire un troisième cycle. Actuellement, deux universités forment des étudiants au doctorat. Les cours des sciences de l'information et de la communication ne sont pas seulement réservés aux étudiants de l'Institut du Journalisme et de la Communication, ils sont aussi ouverts à tous les étudiants de l'université comme cours communs.
- 22 Les sciences de l'information et de la communication se développent non seulement dans le domaine de l'enseignement mais aussi dans celui de la recherche. Il existe une vingtaine de centres de recherche en sciences de l'information et de la communication répartis dans plusieurs universités, dont la nôtre. De plus, au niveau national, des fonds de recherche ont été créés pour encourager les chercheurs. Des conférences annuelles sont également organisées pour échanger les travaux entre scientifiques. Ces travaux portent sur trois points :
- 23 – la théorie et le développement des sciences de l'information et de la communication elles-mêmes.
- 24 – la relation entre les sciences de l'information et de la communication et l'économie. La Chine étant un pays en voie de développement dont l'économie croît de 20 % par an, le problème économique est primordial et touche tous les domaines dont les sciences de l'information et de la communication.
- 25 – la relation entre les sciences de l'information et de la communication et les sciences technologiques, le droit et toutes autres disciplines, c'est-à-dire une étude sur l'interdiscipline.
- 26 Si avant ces vingt dernières années la notion de sciences de l'information et de la communication n'existait pas en Chine, elle s'est beaucoup enrichie depuis. Nous avons réalisé de grands progrès dans ce domaine. Aujourd'hui, toutes les universités ont établi des centres de communication avec les universités du monde entier. Malgré des succès très limités par rapport aux autres pays du monde, la Chine s'ouvre complètement vers l'extérieur, c'est pourquoi, nous accordons beaucoup d'importance aux échanges entre les universitaires chinois et étrangers. Notre séjour à Bordeaux est un défi et nous tenons à dire aux professeurs et aux chercheurs présents qu'ils sont les bienvenus chez nous. Nous espérons également que nous échangerons nos recherches réciproques.

- 27 *Hugues Hotier : Avant de donner la parole à Jean Devèze qui complètera et qui, avec l'habileté qu'on lui connaît, fera la transition avec le deuxième thème de ce débat, je voudrais relever trois points, trois tendances que j'ai cru déceler dans les propos qui ont été tenus par les uns et les autres.*
- 28 *D'abord, j'ai cru déceler une pointe d'amertume, voire de désenchantement ; tout n'est pas aussi bien que cela dans le « meilleur des mondes communicationnels possible ». Deuxième tendance, c'est qu'il me semble que la recherche, donc le développement de la connaissance de l'information et de la communication serait de la seule compétence de l'université ; en tout cas, je n'ai pas entendu les intervenants évoquer d'autres lieux où se développerait la connaissance du champ disciplinaire ou la connaissance du phénomène de l'information et de la communication. Et la troisième tendance, c'est que la professionnalisation et le développement de la recherche semblent être sinon antinomiques, tout au moins complètement indépendants l'un de l'autre. Alors, j'aimerais que Jean Devèze réagisse à ces propos, à ce qu'il a entendu, et qu'il me dise si mes conclusions sont un peu trop hâtives ; et puis, peut-être pourrions-nous déjà commencer à parler des perspectives car c'est en fait ce qui nous intéresse le plus ; même si l'état des lieux était nécessaire.*
- 29 *Jean Devèze : Je fais partie des gens qui ont la faiblesse de croire qu'on ne peut guère parler du présent et encore moins de l'avenir, si on n'a pas une toute petite idée sur le passé, autrement dit, sur l'histoire même et je vais commencer par vous conter deux petites histoires.*
- 30 *La première se situe en 1964. À l'époque, j'étais assistant de physique à la faculté des sciences de Paris ; je m'intéressais aux électrons. En passant devant la librairie des Presses Universitaires de France, je vis affiché *Le Littératron*. Je me dis : « Qu'est-ce que c'est ? ». Je fais l'acquisition du volume et dès la page 25, je trouve une notation qui me choque. Je lis : « le costume bleu marine avait cette gaucherie un peu rustique qui est la marque vestimentaire des facultés de sciences ». Alors là, je me sentais un peu agressé ; j'ai regardé la couleur de mon costume. Par chance, il n'était pas bleu marine ce jour-là. Je découvrais un phénomène de communication, celle que nous donnons par l'image de nos vêtements, en même temps que je découvrais la lecture d'Escarpit. Je trouvais la question passionnante ; tout le livre est passionnant et je recommande aux étudiants de le lire, car vous verrez que ce livre n'est pas indifférent pour considérer également l'avenir de notre discipline.*
- 31 *La deuxième, c'est plus tard, j'ai été converti à l'audiovisuel quand j'ai trouvé dans *Le Littératron* une phrase très célèbre à propos de l'audiovisuel qui disait : « L'audiovisuel ça paie, les finances crachent, les commissions votent, les électeurs marchent, ça les impressionne, ils ne savent pas ce que c'est, moi non plus, vous savez-vous ? Vous savez ! ». Là encore, au moment où je quittais la physique pour l'audiovisuel, je retrouvais dans *Le Littératron* des éléments pertinents. Robert Escarpit, entre-temps, avait fondé l'IUT de Bordeaux. L'importance d'Escarpit m'est apparue encore plus déterminante lorsque, deux ans plus tard, nous cherchions à travailler, à convaincre les autorités de l'Etat de créer officiellement les Sciences de l'information et la communication : le Président de la République de l'époque, Monsieur Pompidou, son ministre de l'Education Nationale, Monsieur Fontanet, et son directeur de cabinet, Monsieur Jean-Claude Casanova, qui fut d'ailleurs, ultérieurement le directeur de cabinet de Monsieur Raymond Barre. J'avais réussi avec le président de mon université à obtenir une audience avec Monsieur Casanova, pour essayer de plaider et de convaincre les institutions ministérielles de reconnaître cette discipline en gestation que Robert Escarpit, d'autres collègues et amis, essayions de pousser dans un système plutôt hostile, ou du moins*

réservé. Alors, Monsieur Casanova nous écoute exposer notre propos et il nous lâche sèchement : « Les SIC, c'est une invention de Monsieur Escarpit pour caser ses copains du PC. » Je me suis dit : « Pour qu'un haut personnage de l'Etat, directeur du ministère de l'Education Nationale prenne en considération la proposition que nous faisons et derrière laquelle il discerne non seulement Robert Escarpit, mais une armée de militants d'un parti politique, c'est qu'on est sur un bon terrain, où il y a du mouvement, de l'animation, de la transformation et des choses à faire ». Ces leçons ont servi et aujourd'hui, quand nous considérons un peu l'avenir, nous sommes tous redevables à Robert Escarpit, cela a été dit, pas seulement parce qu'il a inventé *Le Littératron*, mais aussi par tout ce qu'il a inventé par la suite.

- 32 Parmi les choses qui, dans la circonstance actuelle ont été évoquées, il y a, d'une part, la théorie. Robert Escarpit nous a donné une théorie que nous enseignons largement dans nos établissements. Cependant, j'entends autour de moi tout un chacun dire : « Aujourd'hui, en 1998, il n'est plus possible d'écrire une théorie générale de l'information et de la communication ». Par conséquent, tout l'effort théorique aujourd'hui est parcellisé puisqu'on ne peut plus faire un effort théorique général, global et synthétique. Ce qui montre, non pas que l'on ait atteint les limites de la théorie, mais que le problème de la théorisation se pose, et qu'il y a lieu, sans doute, comme il a été évoqué, de l'approfondir.
- 33 Le deuxième point, c'est le problème de la professionnalisation. Nous devons beaucoup à Robert Escarpit, à propos de la professionnalisation. Il y a une demande sociale forte, de la part des étudiants comme de la part des entreprises, des organisations, des administrations, etc. de pratiquer la communication avec des professionnels compétents. Ceci nous a conduits à entreprendre dans toutes les universités, de plus en plus largement, des efforts de professionnalisation importants et la réunion qui a eu lieu au ministère de l'Education Nationale, la semaine dernière, confirme la tendance forte vers la professionnalisation des cursus. Qu'est-ce que cela peut devenir ?
- 34 Nous avons deux hypothèses en face de nous. Une hypothèse pessimiste mais qui n'est pas forcément dénuée d'humour, celle que Robert Escarpit décrivait dans *Le Littératron* : le dévoiement par l'arrivisme, par l'esbroufe à la technologie des Sciences de l'information et de la communication vers le tout et le n'importe quoi, avec les risques significatifs que cela comporte, à savoir de donner des formations techniques sans contenu autre que technique. Robert Escarpit l'illustre de manière extrêmement gaie. On sent très bien à la lecture de ce *Littératron* qu'il a plus que des réserves et une hostilité qu'il joue par l'humour vis-à-vis de ce dévoiement. « Le livre n'est pas tendre » écrit la quatrième de couverture « je n'ai visé personne en particulier, tous les portraits sont imaginaires. Force m'est pourtant de convenir après m'être relu, qu'ils ont un air inquiétant de ressemblance ». Ceci est écrit en 1964, nous sommes en 1998, et nous trouvons autour de nous un certain nombre de praticiens de la communication qui sévissent en divers endroits et qui appartiennent à la description de Robert Escarpit : faiseurs, truqueurs, maquilleurs, baratineurs. Le peu de vérité qui court sur la terre, c'est eux qui le mettent en circulation parmi beaucoup de mensonges. Ceci est un des sorts qui menace les Sciences de l'information et de la communication.
- 35 À l'opposé, il y a une voie exigeante, une voie difficile, une voie qui mobilise et requiert de l'effort. C'est celle que nous devons poursuivre. Cela demande des savoirs, des contenus des efforts pour les assimiler, des productions, des mémoires, des thèses... une grande rigueur afin de ne pas céder aux sirènes technologiques qui nous font changer

d'ordinateurs tous les six mois. C'est parce que l'on nous propose de changer d'ordinateurs tous les six mois, et de logiciels tous les trois mois, que l'on périmise les choses, pour des raisons commerciales, avec une rapidité étonnante. Nous avons comme tâche d'introduire dans tout cela de la rigueur et de l'éthique, d'être exigeant avec les étudiants et de ne pas céder à la facilité ou à la démagogie. On n'aboutira à quelque chose et notre avenir sera quelque chose que si nous avons considéré que l'effort et la culture sont nécessaires. C'est ce qui, à mon avis, constitue le véritable avenir des Sciences de l'information et de la communication.

- 36 Aujourd'hui, nous avons des collègues à Valenciennes, qui travaillent sur des méthodes automatiques de création par des jeux, des jeux d'aventure, ou cd-rom... C'est exactement le projet du *Littératron*, transféré dans le domaine de l'image et de l'ergonomie du parcours des circuits électroniques, à savoir : faire une combinatoire d'objets, de situation puis faire tourner, mouliner les ordinateurs pour produire quelque chose, en espérant que sur les 21 500 solutions que l'on va trouver, on en trouvera une ou deux utilisables commercialement. Nous devons nous affranchir de ces procédés qui menacent indiscutablement nos démarches. Nous souhaitons que la communication aujourd'hui soit une démarche non seulement des spécialistes que vous êtes, collègues et étudiants, mais aussi de l'ensemble des citoyens. Le citoyen connaît de moins en moins ce qui se passe, contrairement à ce qu'il croit et à ce que lui font croire la radio ou la télévision. Sa perception est de plus en plus brouillée, sa méconnaissance des réalités est malheureusement excessive. Un effort considérable est à faire pour éclairer nos citoyens sur les phénomènes d'information et de la communication qu'il s'agisse de la documentation ou des médias, si l'on veut que la démocratie en France ne soit pas réduite en poudre par la moulinette technologique. Philippe Breton a écrit que les informations étaient une profession à risque, je crois qu'il n'a pas tort : il faut introduire, face aux spécialistes des technologies de l'information, un humanisme résolu, fort, conséquent et actif.
- 37 *Hugues Hotier : Si vous le permettez, je ne voudrais pas rester uniquement animateur distribuant la parole, ou modérateur la retirant, je ne sais pas comment il faut dire. Mais, j'aimerais ajouter une pièce au dossier en faisant état d'un travail qui a été mené dans le cadre des activités de la Société Française des*
- 38 *Sciences de l'Information et de la Communication (SFSIC). Nous voulions savoir ce qu'étaient l'information et la communication lorsqu'elles devenaient une matière parmi d'autres dans des cursus pour non-spécialistes. Avec les étudiants du DESS de l'ISIC, nous avons fait une étude assez lourde qui a duré un an et qui portait sur 2 000 formations supérieures – écoles d'ingénieurs, d'infirmières, de police, départements d'IUT ou licences et maîtrises non dédiées à l'information et à la communication – dans les programmes desquelles une matière correspondait à notre discipline, matière qui s'appelait d'ailleurs différemment d'un établissement à l'autre : expression, communication, information et communication, techniques de communication, etc.*
- 39 *Certains des résultats de ce travail nous ont laissés perplexes. Résumés brutalement : n'importe qui enseigne à peu près n'importe quoi et presque toujours sans substrat théorique, sans la moindre réflexion. Quand je dis n'importe qui, cela peut être, c'est le meilleur des cas, un universitaire d'un département d'information et de communication qui va enseigner dans un autre département. Mais cela peut aussi être, un consultant, une infirmière chef, un retraité, à qui l'on reconnaît un certain talent, une certaine facilité d'élocution, une aptitude à discourir. D'autre part, ce qui est enseigné ce sont presque exclusivement des techniques dont on recherche l'efficacité immédiate. Parmi ces enseignements, il y a des techniques manipulatoires connues et dénoncées par les*

universitaires, comme par exemple la programmation neurolinguistique. Il s'agit d'une escroquerie intellectuelle et le plus souvent d'une escroquerie commerciale. La programmation neurolinguistique est enseignée en bon nombre d'établissements sous le vocable d'information et de communication. La question que je poserai volontiers à mes collègues qui sont à cette table et à nos invités est simple : Comment faire pour éviter les risques de dégâts à tout niveau qu'une telle conception de la communication peut produire ? Ces dégâts concernent ceux qui ont une conception utilitaire et manipulatoire de la communication (ce qui n'est pas leur faute puisqu'ils sont formés ainsi) mais aussi ceux auxquels sont appliqués ces outils manipulateurs. Je voulais verser cette pièce au dossier pour dire qu'il y a quand même une réflexion à mener et peut être une action, mais j'avoue que je ne vois pas comment l'action peut être menée.

- 40 Bernard Miège : Puisque nous en sommes aux perspectives, nous pouvons nous mettre d'accord sur un certain nombre d'axes qui aujourd'hui s'ouvrent à nous, s'imposent à nous. Il se trouve que je suis assez d'accord avec le discours que vient de tenir Jean Devèze, aussi bien sur le constat que sur les orientations. Je ne suis pas sûr que nos façons de fonctionner, notre activité quotidienne soient identiques, je suis même persuadé du contraire. Néanmoins, je partage son point de vue que je vais reprendre un petit peu à ma manière.
- 41 D'abord, je dirai à Hugues Hotier, que je ne suis personnellement pas désenchanté, je pense faire un bilan réaliste. Ces 10 ou 15 dernières années représentent un acquis extrêmement important et je m'inscris en faux contre les jugements frivoles qui sont parfois faits sur l'information et la communication, de la part des gens qui participent ou de la part de gens qui n'y participent pas.
- 42 Premièrement, le problème de la théorie générale de l'information et de la communication. Il n'y a pas dans la société d'aujourd'hui, quelle que soit l'importance de la problématique de l'information et de la communication, une théorie générale. Deux questions se posent de ce point de vue. Il existe un travers très français : des essayistes occupent le terrain, la scène des médias et traitent la communication en général. Il faut réagir. Nous devons élaborer des théories qui rendent compte d'aspects partiels et ce en liaison avec l'information et la communication en train de se faire, c'est-à-dire avec le terrain. Nous devons le faire si possible en validant et en vérifiant les données empiriques. C'est à ce niveau-là, personnellement, que je ne trouve absolument pas contradictoire la liaison entre l'exigence d'une recherche approfondie et l'activité professionnelle. Il nous faut tenir les deux bouts de la chaîne. Il faut suivre les expérimentations de près. Il faut le faire en chercheur et avec l'idée de produire des points de vue généraux, ne pas céder aux sirènes de l'essayisme qui est une tare peut-être française et qui nous menace en permanence.
- 43 La deuxième perspective que je voudrais souligner c'est évidemment (j'en ai déjà parlé et d'autres après moi) le fait qu'aujourd'hui, le discours technologique sur les techniques d'information et de la communication est omniprésent. Il l'a toujours été mais il l'est d'autant plus pour des raisons que vous comprenez facilement. C'est un discours de promotion de la part des constructeurs bien sûr. C'est un discours dans lequel s'engouffrent les représentants de sciences physiques, biologiques, etc. Il me semble qu'il est de plus en plus nécessaire pour nous non seulement de revendiquer mais aussi de mettre en œuvre une approche communicationnelle, ou on pourrait dire info-communicationnelle, face à toutes les approximations qui sont aujourd'hui le fait des gens qui montent des systèmes d'enseignement à distance, des gens qui produisent des cd-rom, qui développent des machines. Notre problème c'est d'y participer mais à notre

place. Je crois que cet enjeu est très important. Il nous faut montrer que les approches modélisantes qui sont des approches mutilantes peuvent avoir de l'intérêt à condition d'être complètes. Aujourd'hui, nous avons des caricatures au sujet de la communication homme/machine, ce qui est malheureux. Or, c'est une communication entre des personnes qui ont des insertions sociales différentes et des systèmes d'information et de communication qui ne sont pas des machines à communiquer, ce n'est pas dans ce sens-là que Schaeffer en a parlé.

- 44 Deuxièmement pour faire pièce au discours technologique, la seule solution c'est de participer aux expérimentations, de les lier à la communication et de produire des connaissances sur ce sujet. Troisième perspective, ceci a été également indiqué par des intervenants antérieurs, il nous faut enseigner les Sciences de l'information et de la communication en dehors même des filières spécialisées. Bien sûr, nous ne pouvons pas prendre en charge toute la demande qui est très forte et qui aboutit aux errements justement signalés par Hugues Hotier. Mais, nous avons dans les universités, dans les écoles d'ingénieurs etc. à prendre en charge des cours généralistes de premier cycle, des cours divers. Si nous ne jugeons pas utile de sortir de nos, maintenant peut-être, douillots départements et UFR de communication, des apprentis sorciers, des intervenants de la dernière heure vont s'auto-instituer et développer généralement le pire. Il faut renforcer notre présence à ce niveau là. C'est un enjeu tout à fait important. Quatrième perspective, c'est le problème de la communauté universitaire, autrement dit de l'interdiscipline (car il s'agit plus d'une interdiscipline que d'une discipline). Je crois qu'à partir du moment où on ne peut pas s'appuyer sur une seule théorie générale de l'information et de la communication, il est bien sûr difficile de fonder théoriquement une discipline. Notre rassemblement universitaire a quelque chose d'arbitraire et de contingent. Il est absolument indispensable et nécessaire compte tenu de ce qu'est l'institution universitaire et de ce que sont les rapports aux disciplines. Les disciplines ne sont pas des pures catégories intellectuelles. Les disciplines sont le résultat de forces, de luttes. L'institutionnalisation des sciences de l'information et de la communication a eu lieu à un moment donné et s'est renforcée depuis. Ce qui est plus que jamais nécessaire dans le contexte que j'ai indiqué en particulier parce que l'un des risques non encore signalés qui nous guettent, c'est l'autonomisation croissante de micro-spécialités. Bernard Dagenais a indiqué que les gens de relations publiques, c'est-à-dire de communication organisationnelle, dans son université ne parlaient pas aux spécialistes de communication publicitaire. Nous connaissons des choses du même ordre dans nos universités. Non seulement parce qu'il y a des micro-territoires liés à des individus qui défendent pieds et poings ces micro territoires mais parce qu'il y a des micro spécialités qui se constituent et qui parfois trouvent de fausses raisons d'exister. C'est, me semble-t-il, une justification pour l'avenir du renforcement des sciences de l'information et de la communication, faute de quoi bien entendu on va opposer l'information à la communication (comme on le fait brillamment et publiquement sans des fondements bien assurés). On va opposer l'information documentaire à l'information professionnelle. On va opposer l'information de presse ou l'information journalistique à la communication. Enfin, il y a des tas de débats sur lesquels nous sommes très forts, mais en réalité, si ceci continue à se produire bien sûr, tous les avantages, tous les acquis que nous avons relevés jusqu'à maintenant seront vains.
- 45 La cinquième perspective est évidemment l'internationalisation. L'internationalisation va au-delà de publier à l'étranger ou de lire des travaux de collègues étrangers comme je l'ai

indiqué tout à l'heure. Il s'agit de nouer des contacts peut-être d'un autre ordre que ceux auxquels nous avons déjà été habitués dans les relations scientifiques internationales. Nous ne pouvons plus fonctionner comme l'ont fait pendant longtemps et continuent à le faire des universitaires français. Nous devons absolument nouer des relations de travail, des relations égalitaires de travail. Développer notre point de vue à l'étranger est depuis longtemps dépassé. Pour cela, le seul moyen est d'avoir des échanges dans lesquels des doctorants, des post-doctorants vont et viennent ; ou encore d'aller dans les congrès et de mener des recherches coordonnées. C'est évidemment beaucoup plus impliquant et beaucoup plus difficile mais c'est la seule solution. Aujourd'hui seulement, nous tirons des bénéfices intéressants d'une activité que la SFSIC a commencé au début des années quatre vingt dix avec les Brésiliens. Nous en sommes au cinquième colloque, des post-doctorants ont circulé entre les universités, des cours réciproques ont été donnés plutôt que des conférences. C'est cette perspective à mon avis qu'il faut privilégier dans le cadre des relations internationales. Si on s'accorde sur ces perspectives, bien sûr il y a beaucoup à faire.

- 46 Je suis sûr que Robert Escarpit nous regarde amusé parce qu'il nous a laissé une création, les Sciences de l'information et de la communication, qui n'en finit pas de nous brûler les doigts et qui, en tout cas, nous met perpétuellement à l'épreuve quand bien même nous aurions l'impression d'avoir obtenu des résultats.
- 47 *Hugues Hotier : Puisqu'on parle de perspectives internationales, peut-être est-il temps qu'Axel Gryspeerdt nous informe sur ce réseau dont je l'avais fait l'animateur un peu hâtivement mais qu'il connaît bien en tout cas.*
- 48 Axel Gryspeerdt : C'est une expérience qui, en fait, s'inscrit bien dans le mouvement que Bernard Miège évoquait, à savoir l'internationalisation des contacts et des échanges. En fait, d'une certaine manière, on pourrait presque dire qu'on est au début de l'Europe de la communication (cela peut sembler ambitieux de le dire dans la mesure où elle est en cours). Mais l'expérience dont je veux vous parler et le fait que Hugues Hotier vient d'évoquer un réseau européen font que je me limiterai à l'aspect européen des choses pour montrer que ce réseau est peut-être une des formes d'institutionnalisation des échanges. Nous nous inscrivons dans le double mouvement qui avait été évoqué tout à l'heure. Les échanges sont nécessaires, je vais dans le même sens que Bernard Miège, je pense qu'ils sont effectivement fondamentaux. Pour toute discipline, les échanges ont toujours été fructueux. Mais, je dirais qu'en outre, pour la communication, la nature de l'objet nécessite des comparaisons et de l'interculturel. Toute science trouve dans les échanges un moyen pour se développer de manière approfondie ; dans le cas de la communication, il ne s'agit pas tant de développement que d'existence même. On ne peut pas étudier les médias en ne regardant que les médias de son propre pays. Et en regardant les médias des autres pays, on s'éclaire sur sa propre situation. On ne peut pas faire de « cultural studies » sans regarder ce qui se passe ailleurs. On ne peut pas faire de l'interculturel bien entendu sans aller voir ailleurs. Et on peut reprendre comme cela toutes sortes d'exemples. Même en communication des organisations, il serait malsain pour le développement de la réflexion, de l'enseignement et de la recherche, de se limiter aux organisations locales et de ne regarder que chez soi comment elles fonctionnent. Donc à plusieurs titres, je dirais que les échanges sont fondamentaux pour la communication, et surtout pour les sciences de la communication et de l'information.
- 49 D'autre part, on est, depuis plusieurs années maintenant, engagés dans un mouvement qui, au départ, était très sporadique. Tous les universitaires ont déjà des contacts avec

d'autres équipes universitaires mais, ce qui est plus neuf, c'est que ces contacts maintenant deviennent plus réguliers et que les lieux et que les occasions de contact sont multipliés. Certaines universités maintenant inscrivent de facto tout jeune chercheur pour une période de quatre, cinq, six mois ou davantage à l'étranger. De même, il y a maintenant des revues internationales en communication et en information, etc. On peut multiplier les lieux qui montrent qu'aujourd'hui effectivement il y a eu une ouverture.

- 50 On n'est plus dans une situation d'isolement ; peut-être même qu'il n'y a jamais eu d'isolement, il y avait au moins une proximité entre les professionnels et les chercheurs. Mais, il y avait peut être un isolement dans les équipes au niveau national qui faisait que chaque équipe travaillait dans son université. Il y a eu une deuxième étape où chaque pays a créé une association nationale de chercheurs et d'enseignants en communication et en information. Et on est maintenant à un troisième stade où on est passé au delà du national vers l'international. Il y avait déjà des choses, je pense à l'AIERI, une association mondiale avec déjà tout un passé. Mais elle me paraît plutôt tournée vers les problèmes d'information que de communication avec certains modèles plus pointus. Le réseau dont je veux parler s'inscrit dans la poursuite des programmes Erasmus proposés par la Communauté Européenne, lesquels ont beaucoup fait pour le développement des échanges entre les enseignants et surtout les mobilités des étudiants. Je crois me rappeler que c'est vers 1986 que les premiers Erasmus ont été développés et, se sont structurés à partir de 1989. Erasmus devient Socrates en 1994, ce qui n'est pas simplement un changement de label ou d'intitulé puisque Socrates a amené de nouveaux projets. Ce qu'on a surtout su des Erasmus, ce sont les PIC, c'est-à-dire les programmes interuniversitaires de coopération. Il y a eu entre 1989 et 1994, 33 PIC de communication, ce qui est à la fois beaucoup et peu. Cela veut dire qu'il y a eu 33 réseaux qui ont amené 2 700 étudiants à voyager dans une université qui n'était pas la leur en étant financés par la Commission Européenne. Certains réseaux sont très petits, en moyenne avec 5 partenaires, c'est-à-dire 5 universités différentes. D'autres sont très grands avec 23 universités collaborant les unes avec les autres et permettant aux étudiants de circuler dans ces 23 universités. Le Socrates a au moins amené un double changement : le premier changement est ce qu'on appelle le Socrates institutionnel ; le deuxième changement est ce qu'on appelle un Socrates thématique. Au départ, les réseaux étaient gérés par les enseignants alors que maintenant, et c'est le Socrates institutionnel, ce sont les universités qui gèrent ces réseaux et le font dans différentes disciplines. Cela démultiplie le nombre d'échanges même si les bourses pour étudiants ont sensiblement diminué de manière générale. Même s'ils sont parfois extrêmement faibles, elles ont augmenté le nombre d'échanges et de partenaires. Le réseau thématique est quelque chose de neuf qui n'existait pas du temps des Erasmus. Il s'agit de la possibilité que les académies se structurent dans chaque discipline afin d'augmenter la coopération et les échanges entre elles et de faciliter la discussion académique sur une thématique particulière. Actuellement, il y a une petite dizaine de réseaux thématiques qui se sont développés et un d'entre eux a été proposé il y a quatre ans dans le domaine des Sciences de la communication. Il y a quatre ans, lors d'une réunion d'évaluation des projets Erasmus à Sienne, les différentes universités représentant les 33 réseaux se sont réunies pour réfléchir aux perspectives de la communication et faire un bilan. Il existe d'ailleurs de très bons rapports ; chaque pays a fait son propre bilan qu'il serait intéressant d'aller consulter afin de voir quelles étaient les situations pays par pays. La réflexion sur les perspectives a débouché, à la demande des participants, sur l'introduction de cette possibilité d'un réseau thématique. À cause des affres, des difficultés, du

désenchantement de la Commission Européenne et de l'Union Européenne, cela a pris beaucoup de temps. Et ce n'est qu'en avril dernier (on en est au tout début), que la Commission a donné le feu vert à ce projet thématique en communication. Un petit groupe de pilotage, dont je fait partie, a concocté un programme à la suite de Sienne. Ce projet remis à la Commission Européenne a été relativement ambitieux mais en même temps centré ; c'est comme une coquille vide puisque ce sont les participants qui vont l'animer et le développer. Je reprends les grandes lignes qui sont actuellement en développement pour la circulation de l'information mais aussi pour augmenter la crédibilité de la discipline communicationnelle en Europe.

- 51 1 – Un site Web : c'est non seulement à la mode mais c'est surtout extrêmement intéressant pour le développement de l'information et des échanges. Nous utilisons déjà de manière fréquente les informations Web dans le domaine de la communication. C'est devenu un outil très utilisé. La plupart des universités ont proposé leur site Web non seulement pour l'ensemble des cours mais aussi pour l'ensemble des thèses. Dans ce réseau, nous voudrions créer un site Web qui renvoie aux autres sites Web existants. Il contribuera au développement considérable d'une information rapide, accessible à chaque université européenne, dans le monde.
- 52 2 – Des groupes de discussion par le biais de l'internet à savoir la possibilité d'avoir des forums qui seront davantage sous-thématiques. Ils sont actuellement en train de se faire, les adresses existent déjà.
- 53 3 – Une conférence internationale qui aura lieu tous les deux ans. Nous envisageons de la faire l'an prochain, probablement à Florence, peut-être aussi à Barcelone. Nous sommes encore en négociation avec nos partenaires là-bas sur les lieux d'implantation d'une grande manifestation à laquelle chacun d'entre vous sera invité et dont le thème sera : « Le bagage futur des étudiants en matière des Sciences de l'information et de la communication. ».
- 54 *Hugues Hotier : Comme je le disais aux étudiants, la communication c'est aussi la concision. Monsieur Wu ne souhaitant pas intervenir à nouveau, je voudrais demander à Monsieur Dagenais s'il a une idée des études qu'on pourrait développer sur les Sciences de l'information et de la communication. Quelles pourraient être, selon lui, les perspectives qu'on devrait, en quelque sorte, maîtriser. Dans ce que nous venons de dire, il me semble que le plus intéressant est de proposer un programme pour pouvoir maîtriser l'évolution des Sciences de l'information et de la communication autant que faire se peut.*
- 55 Bernard Dagenais : Il y a trois idées que je voudrais vous exposer :
- 56 1 – L'avenir de la profession si je puis m'exprimer ainsi. Un phénomène un peu particulier dans notre profession est que nos pères, en Amérique du Nord je nommerai Mac Luhan et Robert Escarpit ici, sont des transfuges de la communication, c'est-à-dire qu'ils sont partis d'une science qui est la leur pour développer une nouvelle science qui est la science de la communication. Maintenant, nous traversons une période où nous sommes de plus en plus des universitaires patentés d'un ou plusieurs domaines de communication. Nous sommes une génération d'universitaires où aucun d'entre nous n'a été formé en communication puisque les Sciences de l'information et de la communication n'existaient pas. La génération qui nous suit est choisie en fonction du cursus scolaire puisque dans les universités il y a de moins en moins d'argent pour engager des gens extérieurs. On essaie donc de trouver en interne des gens qui vont combler les postes. Ainsi, notre profession est peut-être en train de se fermer alors qu'elle devrait s'ouvrir. Nous avons remarqué

dans d'autres sciences que ce sont souvent les étrangers qui apportent l'éclairage au niveau de la science elle-même. La profession se professionnalise et en même temps, se structure.

- 57 2 – Pourquoi faisons-nous cette profession ? Bien sûr parce que nous l'aimons. La communication, c'est quand même un site d'informations non seulement pour les étudiants mais pour la société. On pourrait donc se demander en qualité de citoyen : Sommes nous en train de fabriquer des communicateurs qui créent l'imaginaire collectif ou en étudiant ce que font les autres auprès des citoyens ? Car actuellement, toute la parole publique, tout l'espace public est occupé par des faiseurs de discours.
- 58 3 – L'éthique : sur le plan instrumental, nous formons des étudiants qui vont travailler en entreprise, dans des organismes culturels ou sportifs dans lesquels le combat contre ou pour la parole publique les oblige à faire des compromis continuels. Par exemple : dans quelle mesure, quand vous êtes communicateur d'entreprise, diriez-vous toute la vérité aux médias quand vous savez ce qu'ils vont en faire ? Le problème de la responsabilité sociale des chargés de communication comme des journalistes nous amène à un nouveau débat sur l'éthique et à un nouveau combat sur la réforme éventuelle de ces deux professions dont nous formons les principaux acteurs. En tant que professionnels préparant à l'exercice de ces deux professions, nous devons être aussi des citoyens et des partenaires de la société et essayer d'influencer l'une et l'autre.
-

NOTES

1. Le CNU est l'instance qui a pour mission de « qualifier » les candidats aux fonctions de maître de conférences et de professeur. Il a aussi une mission de gestion des carrières qu'il partage avec les établissements où exercent les enseignants-chercheurs. Robert Escarpit et quelques autres universitaires ont obtenu, en 1975, la création d'une section pour les SIC, ce qui constituait la reconnaissance officielle de la discipline.
2. La SFSIC a été fondée par Robert Escarpit et quelques autres universitaires. Elle est un important lieu de débat et aussi l'un des lieux où se construit l'interdiscipline des SIC.